

Une cause première de conflit entre les peuples

par Jeanne HUMBERT

Attelés à la tâche immense et rude tout à la fois de lutter contre la guerre et de jeter les bases d'une paix durable entre les peuples, nous avons le devoir, nous les pacifistes intégraux, de bien connaître les causes des conflits qui divisent les hommes, de n'en omettre aucune, pas plus sous les prétextes nationalistes que sous l'emprise des préjugés finalistes, religieux ou sexuels.

Comment pourrions-nous poser des jalons en vue de cette paix que nous souhaitons, si nous laissons, à la base de sa fondation, un sol boueux, mouvant et chaotique de passions homicides et d'intérêts meurtriers.

La guerre est de tous les temps, de tous les peuples, de toutes les latitudes. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, en passant par le centre, aujourd'hui comme hier et, malheureusement peut-être encore pour demain, la folie assassine des hommes a ensanglanté le monde sans arrêt. Aussi loin que nous remontions dans l'histoire nous trouvons des traces, des preuves irrécusables que les conflits armés ont dressé nos ancêtres face à face pour la conquête des aliments, de la place au soleil et des femmes, pour la domination ou bien encore pour satisfaire tout simplement à l'instinct animal du meurtre qui pourrait bien n'être qu'une manifestation subconsciente de la peur.

Un fait aussi général, aussi profond, aussi persistant peut-il disparaître d'un coup de baguette magique, par le naïf énoncé d'une formule cabalistique quelconque, comme le « Aimez-vous les uns les autres », par exemple ? Nous ne le pensons pas, malgré notre désir ardent de vivre en paix. Si cela eût été possible, depuis longtemps déjà, avant l'incorporation des intérêts particuliers si formidables aux industries de guerre, la paix aurait régné entre les hommes. Le mal est donc plus grave et plus complexe.

A notre sens, on pourrait ramener toutes les causes de guerre à trois grandes catégories :

- Naturelles ou biologiques ;
- Sociales ;
- Psychologiques.

Dans les causes naturelles ou biologiques figureraient le surpeuplement et l'instinct de combativité des jeunes mâles — impulsion qui pourrait bien être d'origine sexuelle.

Dans les causes sociales, on pourrait comprendre le militarisme, la religion, l'Etat et le capitalisme.

Dans les causes psychologiques entreraient l'éducation particulariste relative au clan ou à la nation, les préjugés de race, de couleur, de langue, de coutumes et de mœurs, l'esprit de corps ou ce que l'on a appelé « l'âme collective ».

Le but de cette étude sera de tenter d'élucider la première de ces trois catégories, celle ayant trait au surpeuplement de la planète.

*

**

Pour nous, la guerre n'est que la transplantation, dans le domaine social, d'un phénomène naturel : la lutte pour l'existence, ce que Darwin a appelé le « struggle for life », ou concurrence vitale, l'étranglement des faibles par les forts. On pourrait encore la définir ainsi : une contestation par la force, avec menaces de mort, naissant entre des groupements politiques sous l'action impérieuse de la concurrence vitale.

Par suite de l'évolution des sociétés humaines, on devrait ajouter à ces deux définitions la profession militaire avec son aboutissement : l'armée permanente et l'industrialisation du meurtre collectif dont la légitimation ne peut être que la guerre et qui, par conséquent, en sont en même temps une raison et une cause.

La lutte pour la vie provient de la faculté qu'ont tous les êtres organisés de se multiplier à un taux tellement élevé que, s'il n'y avait pas destruction constante, la terre tout entière serait bientôt couverte par la postérité d'un seul couple. Même l'homme qui engendre lentement — on sait qu'un couple peut être suivi tout de même de quinze rejetons, et il y en a qui dépasse ce chiffre — verrait sa descendance doubler en l'espace de 25 ans. Mais la destruction opère sur toutes les espèces et même souvent entre elles. Pour l'homme, que son génie et sa science ont mis à l'abri des animaux féroces ; qui, par la puissance de ses armes offensives et défensives est, sans conteste, le plus fort, n'étant plus limité dans sa pullulation par les autres espèces, s'est vu contraint s'il ne voulait périr étouffé, de procéder à son autodestruction.

Malthus avait mis en valeur ce fait et en avait tiré une loi ainsi formulée : « La population, si aucun obstacle n'intervient, tend à s'accroître selon une progression géométrique : 1, 2, 4, 8, 16, 32, etc., tandis que les subsistances, dans les meilleures conditions, ne croîtraient qu'en progression arithmétique : 1, 2, 3, 4, 5, 6, etc. ». En d'autres termes, la terre étant limitée et la reproduction de l'espèce humaine ne l'étant pas, il y avait fatalement déséquilibre entre les deux facteurs, d'où lutte pour la vie.

La fréquence des famines qui ont décimé l'humanité au cours des derniers siècles semble donner cruellement raison à Malthus.

Mais le point de vue du célèbre économiste anglais a pourtant été fortement critiqué. Surtout dès le XIX^e siècle, le monde émerveillé par les conquêtes de la technique mit toute sa confiance dans les savants, les ingénieurs, chimistes et agronomes, afin qu'ils augmentassent le rendement des terres. Et, de fait, des progrès ont été réalisés en matière agricole, dans le développement des engrais, le défrichement, l'irrigation, la mise en exploitation de territoires nouveaux, le machinisme envahissant. Mais malgré les efforts faits, la production agricole est demeurée en général inférieure à celle d'avant les grandes guerres, surtout en ce qui a trait au rendement en viande et en matières grasses. Et, en face de ces productions activées, il y a eu la montée croissante des populations sur tout le globe, enflure démographique encouragée par les gouvernants dans le dessein de dominer, de faire état de leur nombre, et le désir de maintenir leur puissance et d'imposer leur force.

Depuis longtemps cependant de nombreux savants, des écrivains, des sociologues, des philosophes, dans tous les pays, se sont souciés de la question primordiale de la population et de ses rapports avec les problèmes qu'elle conditionne.

En remontant aux Anciens, nous trouvons Platon qui, dans sa « République », liv. II, écrit : « Les humains connaîtront alors le bonheur ; du reste ils proportionneront à leurs biens le nombre de leurs enfants pour éviter les inconvénients de la pauvreté et de la guerre. » Plus près de nous, d'autres voix se sont fait entendre. Voltaire, dans sa « Gazette littéraire » note : « Si nous n'avons pas encore procuré le bonheur aux hommes, pourquoi tant souhaiter d'en voir croître le nombre ? Est-ce pour faire de nouveaux malheureux ? Mais les gouvernements désirent l'accroissement des peuples pour faire la guerre. » Et Tolstoï, dans son « Recueil de pensées sur la question sexuelle », a écrit ceci : « Si l'humanité se doublait chaque cinquante ans comme maintenant, alors, en comptant 7.000 ans depuis le premier couple, il y aurait actuellement tant d'hommes que, placés l'un au-dessus de l'autre par toute la planète, ils formeraient une colonne qui, non seulement atteindrait le soleil, mais serait vingt-sept fois plus longue que cette distance. Quelle conclusion tirer de là ? Il n'en est que deux : ou admettre et désirer des épidémies et des guerres, ou aspirer à la pureté sexuelle. » En cela, il rejoignait Malthus qui n'admettait comme moyens pour raréfier les naissances que le mariage tardif et le **moral restraint**, soit l'état de continence dans le mariage après avoir eu le nombre d'enfants voulu. Ce qui n'est pas la thèse des néo-malthusiens qui considèrent ces deux solutions comme anti-naturelles. Ainsi que le disait Paul Robin — qui introduisit dès 1896 les théories néo-malthusiennes en France — « Il faut que les hommes et les femmes sachent que, sans se priver d'amour, ils peuvent sans danger pour leur santé limiter leur progéniture. » Dans un livre récent « Le Zoo humain », l'écrivain anglais Desmond Morris donne son avis comme suit : « Si nous ne poursuivons pas une politique mondiale de contraception, alors quelque autre inévitable facteur limitant le développement de la population interviendra. En tant qu'espèce nous atteignons rapidement le point de saturation et, si nous ne réussissons pas à réduire notre fécondité volontairement, ce sont les populations existantes qui en souffriront. S'il vaut mieux prévenir que guérir, alors la contraception est la solution évidente. On voit mal comment on pourrait sérieusement sou-

tenir qu'empêcher quelqu'un de vivre est pire que guérir quelqu'un d'être vivant. L'être humain n'est pas un organisme simple qu'on puisse gaspiller sans y prendre garde. C'est un produit de haute qualité qui exige des années de croissance et de développement et qui a besoin de toute la protection possible. Malgré cela, les adversaires de la contraception persistent dans leur opinion. S'ils l'emportent, les hordes de descendants qu'ils encouragent à venir au monde en renonçant aux méthodes contraceptives vivront peut-être pour voir l'effondrement total de la société humaine. » Il semble que nous avançons sérieusement vers cette issue.

Puis, il y eut, au pays de Malthus, Stuart Mill, H.-G. Wells, William Vogt et, près de nous, les travaux des économistes modernes français Francis Delaisi, Roger Heim, Gaston Bouthoul et, avant eux, Paul Robin déjà nommé, Gabriel Giroud, Eugène Humbert, Manuel Devaldès, auteur de ce livre remarquable « Croître et multiplier, c'est la guerre ! », et j'en oublie. Leurs appels à la sagesse n'ont guère trouvé d'écho. Jusqu'ici, dans les milieux officiels, on ne veut pas aborder franchement le problème. On établit des statistiques, on cherche des remèdes à côté, des palliatifs provisoires bientôt dépassés.

« L'explosion démographique des pays sous-développés, nous dit Gaston Bouthoul, nous a conduits aujourd'hui à un résultat décourageant : l'humanité a atteint (et dépassé) trois milliards sur lesquels deux milliards ne mangent pas à leur faim. Tout porte à prévoir — à moins de mesures énergiques — que ce nombre s'élèvera en moins d'une vingtaine d'années à quatre milliards, avec une proportion supérieure d'affamés. » Au vrai, l'humanité a toujours vécu et continue de vivre dans un état de surpopulation, de sous-alimentation et de massacres. Et même dans les pays dits « pourvus », bien des gens vivent dans la privation quant aux besoins vestimentaires et autres, et en état de malnutrition... Le progrès n'est pas bénéficiaire à tous. Il crée des besoins qui ne peuvent être satisfaits, ce qui développe un sentiment de frustration, d'envie et de désespoir chez les déshérités de toutes les nations du monde. « Même si les risques de guerre étaient inexistants (ce n'est guère le cas présent), l'humanité civilisée ne peut assister indifférente à la submersion de continents entiers par l'avitilissement et le désespoir ». Et Gaston Bouthoul — qui est vice-président de l'Institut international de sociologie — nous dit encore : « L'explosion démographique actuelle constitue une entrave au progrès matériel et moral, aussi grave que le danger nucléaire. L'une et l'autre présentent un risque aussi tragique de régression. Cependant la science atomique issue de la guerre peut être détournée à des fins utiles. Au contraire, la surpopulation ne peut plus être aujourd'hui que dépressive. Elle est la plus grande force rétrograde et réactionnaire, car elle maintient, malgré les meilleures volontés, des sociétés entières dans l'état primitif. Dans tous les pays du monde, riches ou pauvres, les vaccinations et les mesures d'hygiène sont imposées depuis longtemps. Aujourd'hui la plus dangereuse des épidémies est la surpopulation. Dans l'état d'urgence où nous sommes, elle doit être combattue par des méthodes analogues. »

Je me borne, car tout serait à citer. En fait, le droit à la vie tant prôné par les démagogues pour des fins politiques est tout à fait imaginaire. Pour le rendre réel, il conviendrait de ne pas mettre la charrue devant les bœufs et d'ajuster d'abord la reproduction de l'homme à son

espace vital et à ses ressources alimentaires tangibles. Nous n'en sommes pas encore au régime hypothétique promis par de providentiels optimistes, ceux qui tirent si facilement des traites sur l'avenir, de la triste pilule destinée à remplacer le gigot breton, ou de la délicieuse fricassée d'algues marines, à l'extraordinaire pouvoir nutritif, nous dit-on. Ces bonnes nourritures de synthèse, pas plus que l'utilisation possible de l'énergie solaire pour activer la pousse des céréales n'apportent de remèdes à la situation présente, celle qui nous intéresse de toute urgence. Et je partage en plein l'avis de M. Roger Heim, l'éminent directeur du Museum, quand il dit à ce propos : « Si je crois à la science, dans une certaine mesure, je ne crois pas aux miracles ! ».

Il ne faut pas oublier non plus que les guerres économiques, plus sournoises, d'apparence moins terrifiante que les guerres militaires, ont des conséquences aussi désastreuses que celles-ci, qu'elles tuent autant — et parfois plus — d'êtres humains ; qu'elles frappent surtout les enfants ; compromettent la race et produisent à la longue une dégénérescence irréversible des peuples épuisés. Les rivalités internationales naissent de motifs économiques, et le régime capitaliste accentue et envenime ces rivalités. Mais, en dernière analyse, on découvre que la rivalité économique ne fait que traduire l'antagonisme des besoins vitaux des peuples.

Les hommes ont victorieusement combattu des maladies graves ; ils ont amélioré, par une connaissance plus étendue et mieux comprise de l'hygiène, la santé générale ; ils ont reculé le terme de la vie. Ne peuvent-ils donc terrasser le spectre de la faim et de la guerre par des moyens dignes de leur précellente intelligence et de la morale qu'ils se sont inventée ?

D'aucuns proposent déjà la conquête de quelques planètes afin de les coloniser. Le projet ne manque pas de hardiesse ; il est bien à la mesure de nos apprentis sorciers dont il faut attendre plus de catastrophes que de bien véritable. Leurs récents essais sur l'astre mort, cher aux poètes, la sidérale Séléné, ne sont pas jusqu'à ce jour très concluants. Du reste, au rythme présent d'accroissement de la population, il faudrait pour satisfaire aux besoins de l'humanité occuper chaque siècle plusieurs planètes semblables à la nôtre, c'est-à-dire habitable ! Alors qu'il serait si facile de se ranger à une autre solution, réalisable celle-là dès à présent.

Et pourquoi tourner les yeux vers d'incertaines visées, quand nous avons à notre disposition des moyens puérilement simples de combattre le fléau du surnombre et cela sans recourir aux massacres périodiques, de plus en plus rapprochés. Le général Cherfils avait trouvé cette formule pour donner une explication valable à la réduction du nombre des hommes : « La guerre est d'essence divine. Elle est la saignée qui rétablit la santé morale du monde congestionné de mauvais désirs. Elle est aussi l'exécutoire par quoi se rétablit l'équilibre de la population chez les races saines et bien portantes. » En somme, une sorte de sélection à rebours. Nous disons, nous, tant que les nations n'établiront pas une balance exacte entre leurs ressortissants et leurs possibilités de subsistances ; tant qu'elles seront tenues de recourir aux conquêtes du sol et du sous-sol pour les produits qui leur sont indispensables et qu'elles devront y

consacrer la plus grande partie de leurs ressources, la guerre sera toujours l'**ultima ratio** et l'humanité traînera sans fin une vie douloureuse.

D'après un rapport de la Commission de la démographie des Nations unies, la population du globe atteindra vraisemblablement quatre milliards en 1980. Nous avons déjà dépassé les trois milliards. Or la valeur de l'homme n'est pas dans son nombre, mais dans sa qualité, et il y a un déchet impressionnant dans le tout-venant humain. Après examen de ces chiffres, on tente à l'O.N.U. de découvrir un plan de stabilisation estimant que « si aucune solution révolutionnaire n'intervient, le monde connaîtra très vite les redoutables conséquences de la surnatalité, c'est-à-dire la plus âpre des luttes pour l'existence ».

Mais de quelle solution révolutionnaire peut-il s'agir ? Un remède qui n'ose pas dire son nom ? Le choix de la maîtrise sur l'instinct ? En un mot le contrôle des naissances. Alors qu'attend l'O.N.U. pour exiger des Etats l'abrogation des lois restrictives de la liberté d'enseigner aux couples les notions anticonceptionnelles ? Car si une certaine tolérance se manifeste de nos jours dans notre pays si arriéré en ce qui touche à ce problème, il ne faut pas oublier que la loi est toujours en vigueur et peut être appliquée au gré de ceux qui ont le pouvoir... Cette disparition d'une législation féroce aurait déjà pour but immédiat de rendre moins fréquents les drames dus aux maternités inconscientes, indésirées et haïes, dont la presse nous donne quotidiennement un faible écho, par les avortements clandestins et leur séquelle de maux, le martyre des enfants non voulus, l'atmosphère suffocante des foyers surchargés et la peine des femmes qui, à notre époque démentielle, ont en plus de leurs travaux ménagers et des soins aux enfants à remplir des tâches au-dehors pour assurer un peu plus de bien-être à la famille. L'U.N.E.S.C.O. a élaboré une charte des droits de l'homme très complète et méritoire. Mais il y manque l'essentiel. Car ce qui se passe, non seulement dans les pays sous-développés mais dans le monde, montre que l'on peut accorder tous les droits que l'on voudra à l'homme et à la femme, hormis celui de procréer à leur fantaisie, dans la démesure et au hasard.

Le surpeuplement est devenu un problème mondial qu'il convient d'examiner comme tel. Pousser à augmenter sans cesse la « marée humaine » est le fait d'une politique conquérante et d'un bellicisme cruel s'efforçant de conserver à la démographie son rythme archaïque, alors que les autres composantes de notre milieu social : temps, espace, dynamisme constructif ou destructeur se sont transformées. Du reste, le progrès n'a jamais été acquis par la force. Il n'est pas l'œuvre des masses grégaires, mais celle d'individus non conformistes ; il est assuré par le labeur pacifique du penseur et de l'inventeur. La pression démographique ne nous mène pas au progrès, mais, en général, à l'appauvrissement et surtout au massacre.

Certains prétendent qu'il faut laisser faire : si le déséquilibre démographique s'aggrave, le progrès technique y remédiera. Mais cet optimisme n'exprime pas un espoir certain. Favorisé en matière de sciences morales (au sens classique du mot), il s'est traîné dans les ornières du passé. Il est rare au surplus que l'invention réponde exactement à nos besoins. Actuellement, elle se montre surtout généreuse en moyens de destruction. « Les progrès agricoles, eux, n'ont pas été comparables aux

progrès industriels, malgré les efforts accomplis. La production des aliments reste aussi lente ; les terres s'épuisent, l'érosion effectue des ravages grandissants. Puis, il faut tenir compte des industries qui ont domestiqué les forces de la nature, abattu les forêts, inondé les terres fertiles dans certaines régions pour installer des équipements hydrauliques, cela pour les besoins sans cesse accrus de l'énergie électrique... » Aux méfaits de l'homme, il convient d'ajouter ceux de l'insoucieuse nature, aux coups imparables de ses éléments déchaînés qui détruisent, en une heure, ce que des mois de patient labeur avaient élaboré : pluie torrentielle dévastatrice ou sécheresse persistante, tremblements de terre, orages, grêles, raz de marée, inondations, maladies épidémiques des animaux et des plantes, etc.

Nous en sommes arrivés, je crois, à un point où il est urgent de faire quelque chose. Les encouragements à la natalité sans frein, à la multiplication désordonnée des enfants de l'allocation exercés par les gouvernements, de droite ou de gauche, doivent cesser. L'humanité est placée devant cet angoissant dilemme : choisir ou une éthique biologique conforme aux thèses du contrôle des naissances ou bien la misère sans fin, la guerre, le déclin, le chaos et la disparition.

En dépit des doctrinaires et des politiciens qui en sont restés aux débats socialo-politico-économiques du siècle dernier, il faudra bien obligatoirement en venir à cette réforme et à l'imposer aux fous du nombre, aux conseillers intéressés et aux conquérants dangereux. Puis, en somme, quand ces sages mesures ne tendraient qu'à être moins nombreux pour n'être pas trop ignorants, exploités, vaincus, assujettis et conduits, elles se justifieraient déjà suffisamment.

Que l'on mette en avant, comme causes de guerre, la haine des peuples — soigneusement entretenue, il faut le reconnaître —, l'intérêt des dynasties, l'opposition des croyances, la langue, la couleur de la peau ou tout autre mobile, le surpeuplement pèse sur le tout et favorise les conflits. S'il ne suffit pas, à lui seul, à expliquer toutes les guerres, il leur donne leur caractère matériel et animal. Les causes sociales et psychologiques peuvent jouer leur partie, mais le surnombre des hommes leur apporte toujours son formidable atout.

Dans son ouvrage « La Surpopulation dans le monde » déjà cité, Gaston Bouthoul note ceci : « Les motifs politiques d'accroître systématiquement la population du globe, sans tenir compte des ressources et en sacrifiant l'amélioration des niveaux de vie, sont tous fondés sur l'agressivité. Il s'agit de préparer la guerre. L'introduction dans les compétitions nationalistes d'arguments statistiques a donné naissance à de nouvelles raisons d'inflation démographique. Les revendications de souveraineté sont désormais accompagnées de chiffres. On invite les commissions internationales à des recensements sur place pour donner raison aux plus prolifiques. »

La surpopulation, ce mal du siècle, engendre l'instabilité, le besoin de conquérir de nouveaux territoires, de nouveaux marchés, de nouveaux débouchés, de nouvelles sources de matières premières, d'organiser l'émigration pacifique ou armée. D'ailleurs l'argument majeur des surnatalistes ne varie pas ; il est toujours basé sur la nécessité du nombre dans un but de puissance et de domination vis-à-vis des autres pays.

Il suffit que quelque part on redoute l'inflation démographique des voisins, pour que l'on se sente obligé de faire de même, pour opposer le nombre au nombre. Ce qui nous conduit à penser qu'il est vain de parler de désarmement si l'on ne place pas sur le même plan le désarmement démographique. Car les armes ne sont que les instruments de l'agressivité, et l'agressivité vient du tonus social. Logiquement, on devrait donc « rationaliser la production de l'homme », selon le terme de Bergson qui, en 1936, eut le courage de proposer un impôt sur les familles nombreuses.

Sans aller jusque-là, il serait raisonnable, dans un souci d'équilibre constant et maintenu des populations, de procéder à une équitable répartition des richesses mondiales ; assurer le pain (et aussi le superflu) à tous, car la misère n'est pas pacifiste. On peut faire le beau rêve des frontières abolies, mais en admettant que l'on juggle la guerre, que l'on arrive à supprimer les massacres sanglants, le problème ne serait pas résolu si l'on ne tient compte parallèlement de la loi fondamentale de population.

J. H.

— TOUS LES LIVRES QUE VOUS SOUHAITEZ LIRE —
TOUS LES DISQUES QU'IL VOUS PLAÎT D'ECOUTER

se trouvent

à la **LIBRAIRIE PUBLICO**

3, rue Ternaux — Paris-11^e — VOL. 34.08

Ecrits sur l'anarchie, le syndicalisme, l'éducation, la sexualité, le sur-réalisme - Ecrits philosophiques, psychologiques - Romans - Poésies
Livres d'enfants - Revues - Brochures.

Vous ne les paierez pas plus cher en vous les faisant adresser à domicile, et vous contribuerez ainsi à faire vivre le « MONDE LIBERTAIRE »

— Vous apporterez votre soutien pratique à l'Action Anarchiste —

Heures d'ouverture de la Librairie 13 h à 19 h 30

Samedi 10 h à 19 h 30

Fermeture : dimanche, lundi et jours fériés